

«Madame, c'est un service que l'on vous demande

- Non, il m'a traitée comme une chienne. Non, je l'ai payé cette place pour mon enfant. Il est fatigué.
- Mais madame, les petits on peut les regrouper. Là, regardez, ça fera une jolie tribu » (déjà cinq jolies têtes crépues, nattes serrées, ornées de perles s'entassent sur la dernière rangée).
- Non, je lui ai dit mais il ne m'écoute pas. S'il veut la place, il prend le petit sur ses genoux »

Elle, c'est une bonne grosse mère, bien lisse et dodue, fichu vert pomme sur la tête, robe assortie, fière de ses bijoux en or. Lui, c'est un beau et svelte jeune homme, traits fins, allure d'étudiant profitant de son dernier voyage avant la rentrée pour porter encore un peu son boubou de Bazin bleu pâle, chemise et pantalon assortis.

Je ne peux pas rendre le ton de la dispute. Pas de violence, pas de gros mots. Une sorte d'exaspération commune contre Air Mauritanie. Une petite révolte contre ce « Inch Allah » qui termine ici chaque geste futur, chaque décision, chaque projet, chaque embarquement.

Si Dieu le veut, il y aura autant de coupons d'embarquement que de places assises, personne ne passera devant vous dans la queue, par un itinéraire non identifié, et vous n'aurez pas à constater, en montant dans l'avion dans les premiers, qu'il est déjà à moitié plein ; l'avion sera à l'heure ; le coussin de votre siège, désolidarisé de l'ossature du siège, ne glissera pas vers l'avant ; le volet du compartiment à bagages, ressort cassé, ne vous tombera pas sur les doigts pendant que vous manipulez votre sac encombrant et lourd. Mais Dieu ne le veut pas, ... ou pas très souvent.

Pourtant, c'est presque un vol ordinaire. Il n'y a que six passagers de trop et depuis une heure passagers, stewards, chef d'escala essayent de négocier qui se regroupe, qui prend les bébés. On a bien essayé de refouler de l'avion le jeune homme en boubou bleu et une jeune noire aux allures d'étudiante américaine mais ils ont refusé, négocié et obtenu un délai de grâce supplémentaire.

Chantal, émue par les petites têtes ou peut-être tout simplement exaspérée de voir l'avion cloué au sol, s'est brusquement senti une âme en grand-mère : « Si vous voulez, nous pouvons prendre un petit sur nos genoux ». Finalement, cela n'a pas été nécessaire.

Mamadou, l'homme de la SNIM qui s'occupe de l'enregistrement des billets et des bagages, m'avait juste un peu fait peur quand, étonné de la voir toujours devant le comptoir alors qu'il faisait la queue depuis une heure et demi, il m'avait calmement annoncé – « J'ai dû changer de queue. Vous n'êtes pas sur la liste des passagers. »

Mes yeux incrédules ou mon nez qui s'allongeait ont dû répondre car il m'a dit : « Rassurez-vous, je m'en occupe ».

Déjà, rageur, je me préparais à appeler sur son mobile Mustapha Ould Amoud , le DG d'Air Mauritanie, tellement Chantal avait lutté pendant deux demi-journées, quelques e.mail, fax et coup de téléphone pour obtenir par miracle deux places sur le vol du surlendemain.

Finalement, Mamadou, nos passeports à la main, a obtenu nos tickets d'embarquement et a pu faire enregistrer nos bagages. Nous le suspectons quand même d'en avoir rajouté pour nous montrer combien ses services sont indispensables.

Nous avons rencontré Mustapha par hasard quelques semaines plus tôt,

« Je vous présente Mustapha Ould Amoud, le DG d'Air Mauritanie. Vous pouvez lui raconter vos aventures

...

- Bonjour, ça va ?
- Ça va
- Ça va bien
- Ça va bien la santé ?
- Ca va bien
- Alors, comme ça vous avez eu des aventures ?
- Eh, bien ... disons que c'est la première fois que nous avons pris l'avion comme nous prenons le métro aux heures de pointe ...

- ... vous étiez sur le vol de « Nouadhibou » d'hier soir ? C'est le boeing qui était en panne. Il a fallu faire une navette avec le focker. Mais rassurez-vous tout ira bien en septembre. Nous aurons un boeing de plus »

En effet, nous étions arrivés la veille de Nouadhibou avec des billets payés en liquide, ou plutôt en liasses d'Ouguiya et des noms plus qu'approximatifs : Dantel Lacroix et Johan Begue.

Mustapha le remplaçant d'Ebnou (Ebnou mérite un récit à lui tout seul) nous avait dit dès le départ : « Bon, il faut que je vous explique. L'avion d'hier était en panne, il y a donc la capacité de deux avions à acheminer sur Nouakchott aujourd'hui. Le focker fera deux navettes. (Il est déjà 11 h du soir et le vol était prévu à 10 h 00 ). Il y a des tickets d'embarquement verts pour les gens qui auraient du voyager hier et des tickets jaunes pour les gens d'aujourd'hui. Je n'ai pas réussi à en obtenir des verts. Vous vous mettez près de la porte d'embarquement. Quand ils vont vouloir embarquer les verts en priorité, comme il y a quelques places pour les jaunes vous poussez et sur la piste vous courez pour embarquer. Vous avez compris ? Inch Allah !... »

Si cela s'était passé ainsi, tout aurait été simple ...

Nous entrons dans une salle d'embarquement où l'on perçoit pour la première fois en Mauritanie l'exaspération, le stress, la tension. Les Mauritaniens, d'habitude si calmes et si sereins, se pressent vers la porte, entassent les paquets. La porte est minuscule. Deux files convergent.

«Madame. Vous devriez être dans la file des femmes »

- Comment cela ?

- Oui, vous n'êtes pas dans la bonne file, vous c'est la file des femmes »

Le policier essaye de nous séparer, mais nous ne nous prêtons pas au jeu.

« Quel pays de merde !... » C'est un étudiant qui perd patience. C'est la première fois que j'entends un gros mot !...

Dernière nous, un jeune couple sympathique s'excuse, pour eux, pour leur pays. Confus, le jeune homme se baisse, fouille dans le sac, sort une petite statuette, sorte de santon de Provence, et l'offre à Chantal. Porte bonheur ? Peut-être aurons nous notre vol !

Bon ...réfléchissons. Le focker a 80 places. Il y a environ 110 passagers. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

« Pourquoi sépare t-on les femmes des hommes. C'est quand même incroyable !.. »

Nous découvrirons très vite, qu'en fait, l'intention est louable : c'est pour que les femmes embarquent en premier et pour leur éviter la cohue. Bon, c'est déjà ça, il n'y a aucun ostracisme religieux. Mais, nous n'avons pas vraiment cédé, Chantal est toujours à côté de moi. Il va falloir oublier ma courtoisie habituelle ... 60 femmes à embarquer, donc il n'y aura de la place que pour 20 hommes !... Comment vont-ils gérer cela ?

Je retrouve mes réflexes de pilier de Rugby. Mais jamais je ne me serais imaginé une telle cohue. De l'organisation présumée, ticket vert, ticket jaune, file des hommes, file des femmes, il n'est rien resté. Tout le monde a poussé, les quelques policiers ont été submergés. Les hommes bousculaient les femmes. Quand l'une arrivait par bonheur à la porte son compère saisissait paquets, valises, ballots de toutes sortes et essayait de les lui passer par dessus la mêlée. Chantal a foncé. J'ai retrouvé la technique d'entrée en mêlée. Face à la porte, j'ai reculé, résisté à la pression, pour profiter de la fluidité ainsi créée pour m'engouffrer à mon tour dans cet appel d'air.

J'ai tout de suite rejoint Chantal sur la piste. Nous avons couru. Nouvel arrêt. Nouveau piège. Deux files à nouveau. On résiste, Chantal reste avec moi. Le chef d'escale nous repère, nous fait signe et nous accorde tacitement un privilège d'étrangers. Nous passons le bouchon, montons la passerelle. L'hôtesse découpe, dans l'avion, nos deux coupons. Nous serons ce jour là les deux derniers à embarquer. Les autres redescendent la passerelle. Il est minuit. Le jeune couple n'est pas à bord. Ils avaient pourtant des tickets verts. J'ai un peu honte tout en étant fier d'être arrivé à déjouer, une fois encore, les pièges d'Air Mauritanie.